

Page 2 : L'usine vide - Le maton - Les fermes à détruire...

Pages 3, 6 et 7 : Les curés déguisés - Le droit à la défonce

# MARGE

## L'OFFENSIVE

MARGE N° 7 - Août-Septembre

PRIX : 2,50 F

Directeur de la publication :  
Gérald DITTMAR

Editeur : S.A.R.L. « MARGE »,  
341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1975.

Composition et Imprimeur :  
IM.PO., 65, rue du Fg-St-Denis, 75010 Paris.

Tirage : 1 000 exemplaires.

N° de commission paritaire 55 885.

CE MOMENT DE L'ANNEE, LE CAPITAL L'APPELLE **LA RENTREE**. IL COINCIDE CETTE FOIS AVEC LA RELANCE DE SON ECONOMIE. APRES AVOIR CONNU UN BREF TEMPS DE **LIBERTE CONDITIONNEE**, LES VACANCES, DES MILLIONS DE TRAVAILLEURS VONT REGAGNER LEURS ENTREPRISES ET DES MILLIONS DE JEUNES VONT, QUANT A EUX, REJOINDRE LES USINES DE LA CULTURE. C'EST CELA LA RENTREE ; MAIS A LA DIFFERENCE DES AUTRES CELLE-CI RISQUE D'ETRE DIFFICILE, VOIRE IMPOSSIBLE.

AVEC DES DIZAINES DE MILLIONS DE CHOMEURS ET UNE ECONOMIE MALADE, L'UNIVERS CAPITALISTE TRAVERSE UNE CRISE PROFONDE ET GRAVE DONT IL EST, RECONNAISSONS-LUI CELA, TOUT A FAIT CONSCIENT. **LA RENTREE IMPOSSIBLE** N'EST PAS CELLE QUE **LE CAPITAL** SOUHAITE ; LE TECHNOCRATE A DEPUIS LONGTEMPS ROMPU AVEC L'ESPRIT BUTE ET BORNE DU CAPITALISTE DU DEBUT DU SIECLE, AUJOURD'HUI, IL SE VEUT **DYNAMIQUE, RESPONSABLE, MODERNE, CONSCIENT, SCIENTIFIQUE, RATIONNEL, RAISONNABLE, HUMAIN, PROGRESSISTE, DEMOCRATIQUE, ETC.**

LA SOCIETE CAPITALISTE EST MALADE ET NOUS SAVONS BIEN QU'ELLE FERA TOUT POUR SE SOIGNER ET GUERIR MAIS POUR NOUS C'EST BIEN LA LE MOMENT DE L'ACHEVER.

LA RENTREE IMPOSSIBLE POUR LE CAPITAL SERA POUR NOUS **LA RENTREE DE L'OFFENSIVE**. MARGE SERA AU COURS DE CETTE ANNEE SUR TOUS LES FRONTS DE LUTTE : **PRISONS — ASILES — USINES — ECOLES — ARMEE — ETC.** C'EST POURQUOI NOUS LANÇONS UN APPEL A TOUS LES REVOLUTIONNAIRES POUR QU'ILS SE REUNISSENT DANS UN FRONT LE PLUS LARGE POSSIBLE AFIN D'**INTENSIFIER LES LUTTES** ET CETTE FOIS D'**EN FINIR**.

# L'USINE VIDE

Vide d'être humain, vide de sens, l'abrutissement et l'ennui sont maîtres des lieux. Le bon sens de la société de consommation a porté la vieille expression « voir les choses en face » à son aboutissement logique : ne voir en face de soi que des choses (l'homme marchandise).

Que reste-t-il d'étincelle humaine, c'est-à-dire de créativité possible, chez un être tiré du sommeil à six heures chaque matin, pressé et cahoté dans les trains de banlieue, lessivé, vidé par les cadences, réprimé, humilié par la hiérarchie, les gestes privés de sens (la production n'ayant son sens que pour elle-même) et rejeté vers la fin du jour dans les halls de gare, cathédrales de départ pour l'enfer des semaines et l'infime paradis des week-ends, où la foule communique dans la fatigue et l'abrutissement.

Fatigue, apathie, résignation, ennui, tous les produits du travail forcé sont là. On passe le temps, vivement la fin de la journée, de la semaine, les vacances, et on recommence la ronde dans ce monde pénitencier et de pénitence (sacrifice pour les parents, les chefs, l'Etat).

Depuis la plus tendre enfance on nous prépare à jouer ce rôle d'esclave, à commencer par la FAMILLE descendante d'esclave qui perpétue la tradition avec l'illusion promotionnelle pour le rejeton en prime.

L'ECOLE avec les parents martyrs sacrifiés sur l'autel des études. « — On veut en faire quelqu'un. » L'incompréhension de l'envie de vivre de la jeunesse face à ce monde adulte et mort qui les entoure : « — Je me suis sacrifié pour toi, je t'ai tout donné et tu n'es pas heureux, je ne comprends pas. »

L'ARMEE, l'antichambre de l'usine, pour apprendre la discipline, le sens du mot patrie (patron-Etat) le respect du pouvoir, de l'ABSURDE en un mot de ce qu'ils appellent la vie. — « L'armée ça vous fait des hommes » — et de ce que nous appelons la SURVIE, le monde des morts vivants, le monde du CAPITAL.

Le capital est de toute façon incapable de résoudre ne serait-ce que les problèmes de la SURVIE générale (le propre du capital est d'ailleurs de ne jamais satisfaire les besoins). Le tiers-monde qui représente en fait les deux tiers de la population mondiale crève.

Celui-ci est taillable et corvéable à merci et c'est grâce à la richesse de leur sous-sol et d'une main-d'œuvre à bon marché que le système fonctionne (si les Américains interviennent au Chili c'est en premier lieu le cuivre qui les intéresse et les très bas coûts de production).

Dans une société industrielle qui confond travail et productivité, la nécessité de produire a toujours été antagoniste au désir de créer, donc au désir de vraie vie.

Le salariat qui est la base même du système a réduit les individus à un matricule (sécurité dite sociale, partis, syndicats, étudiant, retraite, militaire, etc.), à un indice de production et un taux d'achat à la consommation.

A-t-on pris la peine d'étudier les modalités de travail des peuples primitifs, l'importance du jeu et de la créativité, l'incroyable rendement obtenu par des méthodes qu'un appoint des techniques modernes rendrait cent fois plus efficaces encore ? Il ne semble pas, tout appel à la productivité vient du haut. Or la créativité seule est spontanément riche. Ce n'est pas de la productivité qu'il faut attendre une vie riche, la réalisation de l'homme total qui est en fait le projet de Marx (transformé par les idéologies merdiques et patentées de « gauche », social-démocrates et marxistes-léninistes), ce n'est pas de la productivité qu'il faut espérer une réponse collective et enthousiaste à la demande économique.

Mais que dire de plus quand on sait de quel culte le travail est honoré à Cuba, en U.R.S.S., en Chine, dans les pays dits socialistes et avec quelle aisance les pages vertueuses d'un Guizot (massacreur de la Commune) passeraient désormais dans un discours du 1<sup>er</sup> mai ?

A mesure que l'automation et la cybernétique laissent prévoir le remplacement massif des travailleurs par des esclaves mécaniques, le travail forcé révèle sa pure appartenance aux procédés barbares du maintien de l'ordre. Le pouvoir fabrique ainsi la dose de fatigue nécessaire à l'assimilation passive de ses diktats télévisés. Pour quel appât travailler désormais ?

La duperie est épuisée : il n'y a plus rien à perdre, pas même une illusion. L'organisation du

travail et l'organisation des loisirs referment les ciseaux castrateurs chargés d'améliorer la race des chiens soumis. Verra-t-on quelque jour les grévistes, revendiquant l'automation et la semaine de dix heures, choisir pour débrayer de faire l'amour dans les usines, les bureaux et les maisons de la culture ? Il n'y aurait que les programmeurs, les managers, les dirigeants syndicaux et politiques, les sociologues, enfin tous les flics spécialisés pour s'en étonner et s'en inquiéter. Avec raison peut-être, après tout, il y va de leur peau.

Georges DUBUIS.

## LE MATON

Cet homme qui se dit père de famille ou tout autre chose n'est guère intelligent car il croit que parce qu'il a un trousseau de clefs qui lui servent à ouvrir les cellules à des êtres comme lui, du moins comme lui non ! Mais ce sont des hommes il se croit important parce qu'il a une casquette étoilée ou une barrette de brigadier, eh bien cet homme en regardant son passé il n'a même pas le C.E.P.

Oui, il permet d'insulter les détenus qui lui ont rien demandé ; cet homme ne vous dira pas que lui et d'autres matons guère intelligents rentrent dans les mitards à six ou sept pour massacrer un pauvre détenu sans défense à coup de matraque. Pourquoi qu'ils l'ont fait, hé bien parce que ce détenu n'est autre qu'un homme d'une race noire ou nord-africaine, ou alors parce qu'il a manqué de se mettre au garde à vous quand le directeur est rentré dans sa cellule.

Ces pauvres mecs ne vous disent pas tout ça, ils vous disent pas aussi que quand un détenu qui n'a pas d'argent pour s'acheter des cigarettes ils font exprès de lui envoyer la fumée de la leur dans la figure ou alors ils écrasent la moitié de la cigarette sous le talon de leur chaussure pour avoir le plaisir de voir ce pauvre homme ramasser les restes pour pouvoir fumer pendant une minute ou deux qui le soulageront du poids de son malheur, ils diront aussi que la soupe est bonne mais ils disent pas qu'ils ont craché dedans ou balancé des cendres de cigarettes, ça un détenu ne l'oublie pas et c'est ce qui l'oblige à se venger de toutes les persécutions qu'il a eues. Tout ça personne le sait, eh bien moi, je vous le dirai ce qui se passe dans ces endroits immondes que les personnes qui m'ont envoyé croyaient que ça me remettrait sur le droit chemin, non au contraire je suis devenu plus méchant à tel point que plus rien m'impressionne, oui, c'est normal, j'ai fait des bêtises que vous diriez, vous croyez que c'est bien d'envoyer un gamin de 16 ans en prison ou en maison de correction, tout ça vous croyez que ça arrangera les choses car le pauvre gosse quand il voit tout ça, ça ne l'aide guère à réfléchir, la peur de recevoir des coups de ceinturons par le gardien qui l'espionne derrière l'œuilleton de sa cellule et qui attend le moment pour qu'il soit allongé sur son lit ou qu'il soit à la lucarne pour respirer l'air de liberté que n'importe quel homme rêve, tout ça vous, vous ne le savez pas ce que c'est. Mais moi je vous le dis que tout ce qui est écrit est vrai. Dites-moi si cela est utile ou dites-moi si cela m'a permis de devenir un homme, comme vous le souhaitez quand vous m'avez mis là !

Jean-Marc TORRECILLAS.

**POUR QUE « MARGE »  
NE CREVE PAS,  
POUR NOUS SOUTENIR  
DANS NOTRE COMBAT,  
ABONNEZ-VOUS OU SOUSCRIVEZ  
A**

**« MARGE »**

**C.C.P. La Source 34 541-26  
ou 341, rue des Pyrénées,  
75020 PARIS**

## Les fermes à détruire

Mes parents, pour une raison pas encore éclaircie, n'ont pas pu m'élever. Je ne les juge pas, et les jugerai encore moins aujourd'hui ayant 19 ans et reniant la société qui m'a fait tant de mal et à bien d'autres gens que moi qui sont marqués pour la vie. Ils deviennent malades, ils se droguent et beaucoup meurent très jeunes car il n'y a que là qu'ils trouvent la paix, ou encore ils se retrouvent en prison. Et moi, j'ai failli mourir parce que je le voulais, j'avais 18 ans. Je veux dénoncer tout cela, on ne le fera jamais assez pour être compris au point de faire disparaître toutes ces mauvaises choses. En tout cas, moi, je ferai tout ce qui me sera possible de faire pour que tout cela disparaisse, c'est-à-dire : se faire exploiter, rendre les gens fous et les envoyer en hôpital psychiatrique, forcer les gens à voler et les foutre en prison car si la société était bien faite, on n'aurait pas besoin de voler, on ne deviendrait pas fou comme ils disent.

A l'âge de 3 ans, j'étais dans une ferme, comme je vous l'ai dit, je n'ai pas de parents, donc j'étais à l'assistance publique on m'avait placé dans une ferme chez des gens très mauvais, même sadiques. A partir du moment où j'ai pu travailler un peu, on m'a fait travailler comme un esclave. Tous les matins je me levais à 5 heures du matin pour traire les vaches, retirer la litière, et après les cochons, les chèvres, les poules, les lapins et le soir pareil et dans la journée j'allais à l'école. Bien entendu, c'est là que je me reposais et chahutais et j'avais toujours de très mauvaises notes, alors tous les soirs j'attrapais une volée : par exemple on me mettait tout nu et on me piquait avec des orties ou encore avec des branches de noisetier. Quand j'étais petit, je faisais pipi au lit, eh bien, quand la mauvaise femme était de mauvaise humeur, elle m'attachait à une échelle tout nu et m'aspergeait avec le jet d'eau et me brossait avec une brosse en chiendent et des fois c'était l'hiver...

Pour mes Noël's j'avais 2 ou 3 gousses d'ail, il fallait que j'en mange et sous la force et j'avais une belle branche de noisetier...

Et toute ma petite jeunesse s'est passée comme cela. Un jour j'ai mis le feu à la ferme, c'était mon premier signe de révolte et après avoir fait ça on m'a mis dans une maison de repos. Je devais avoir 14 ans. Après la maison de repos, y étant resté deux mois, j'ai été dans un centre d'observation et j'y suis resté un an, et toujours la même chose : si tu ne fais pas ça tu ramasses une volée ou alors t'es puni. Après ce centre d'observation, j'ai été dans un autre encore plus dingue, et puis etc. J'ai été encore dans bien d'autres centres.

Et la pire c'est quand on vous fait goûter de la bourgeoisie pendant les vacances. Vous allez un mois ou quinze jours faire du ski dans un beau chalet avec des gens de l'extérieur et, bien sûr, ce sont des bourgeois. En été, on vous fait faire du bateau à voile, etc.

Après, quand vous êtes lâchés par l'assistance publique, ce n'est pas en travaillant comme un fou que vous pourrez vous payer des choses comme ça. Et là on est attiré par le vol et on peut faire n'importe quoi. Je veux dire du plus petit vol, au plus grand, et après si on rate on va en taule et quand on ressort on est encore plus motivé pour recommencer. Si vous n'avez jamais été en prison eh bien, je vous dis comment on paye un homme qui travaille comme dans la société actuelle : il touche au plus 250 F par mois. Moi, pour un malheureux sac à main, j'ai eu un an de prison ferme, six mois de sursis et trois ans de mise à l'épreuve et c'était ma première condamnation : voilà comment finissent les enfants de l'assistance publique.

Dominique BLANCHOT, ND40902 - 6330.

**PERMANENCE « MARGE » :**

**Venez nous voir !**

**Mardi et vendredi  
de 15 heures à 19 heures**

**341, rue des Pyrénées  
75020 PARIS**

# LES CURÉS DÉGUISÉS

« Il n'est pas un de nous qui ne soit coupable d'un crime. Celui, énorme de ne pas vivre pleinement sa vie ». H. MILLER.

Les religions classiques occidentales chrétiennes, qui sont encore les sectes les plus importantes sont dépassées (malgré quelques sursauts para-chrétiens ou modernistes), mais la métaphysique que celles-ci triment a trouvé son second souffle.

Depuis quelques années les lourdes structures chrétiennes ont laissé la place à un délire de religiosité moderniste qui se cache derrière une apparente quiétude, asiatique, orientale, exotiques en tous genres (Gourou-Maraji, Krishna, mormon, Enfants de Dieu, Eglise Moon, etc.), ou bien derrière un pseudo renouveau chrétien se traduisant par exemple par la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) qui invite le père Marchais à son dernier congrès. Il y a aussi les petits scouts de Taizé avec leur « concile de Jeunes » applaudit par toute la hiérarchie Catho, qui ont changé leur culotte courte par le jean et les cheveux longs.

L'Eglise Moon ou A.U.C.M. (Association pour l'Unification du Christianisme Mondial) s'implante en France et recrute en particulier en Bretagne provoquant la réaction de parents inquiets qui se sont regroupés sous l'association. Tenez-vous bien « Pour la défense des valeurs familiales et de l'individu ». Ces braves gens ont le mérite d'avoir fourni des éléments critiques intéressants, mais sont dans l'ensemble réactionnaires, ne voulant seulement que récupérer leurs gosses en débîne mystique...

Les Etats-Unis y vont eux aussi, et ce furent sans doute les précurseurs de ce renouveau de leur petit cantique. Vers les années 72-73, les Etats-Unis étaient véritablement infestés par un mouvement qui allait prendre de grandes proportions. Jésus revenait accompagné de ses petits copains Boudha, Krishna and Co.

Aux Amériques comme en Europe c'est au début d'une « restauration » qu'apparaissent « les curés déguisés ». Profitant de la déception, du désarroi et de l'inquiétude des jeunes, la religiosité se taille sa place à la faveur de la déconvenue.

Une partie des « Radicaln » héritiers des révoltes : de Berkley, des mouches sur la Maison Blanche, du mouvement anti-impérialiste suivent la courbe, c'est l'échec de la new-left, des mouvements contestataires de 1968-1972.

« La Marge » n'est plus en affrontement avec le système (l'a-t-elle jamais été ?). Les hippies avec leur arsenal de sectes secrètes, de mages fanatiques, avec leurs tics mystiques, ont bien préparé le terrain entre 1966 et 1968, et les organisations de Knosuille : « Opération Jésus », n'ont plus qu'à se tailler la part du lion dans ce qui est devenu une masse de gentils abrutis, l'œil terne, sheet et Bible dans la musette. C'est à l'université de Tennessee qu'il y aura 75 000 personnes ! A cette « première Croisade » Nixon, le bouffon, y prendra même la parole invité par les organisateurs, il fut à peine sifflé que par quelques types qui voyaient encore ce qui se passait...

En France, à l'heure où on a tous besoin de calme et d'innocence, dans ce monde inquiétant, agressif, voire sordide, où toutes les valeurs fondamentales s'écroulent, il y a, Dieu merci ! des jeunes gens et jeunes filles pour relever la tête, arrogants face au « mal ». Les « enfants de Dieu » c'est l'apparence naïve de gentils petits hippies dynamiques et qui n'ont peur de rien, ils attaquent même, certains de la vérité qu'ils détiennent, un peu condescendants quant aux personnes qui ne sont pas sur la même longueur d'onde.

Dans leur brochure, style « Pif le chien », David Moïse le penseur Ricain balance ce conseil : « Si Dieu est avec nous, qui peut être contre nous ? » Bien oui, jusqu'ici je croyais que Dieu était français, anglais, ou allemand, bien non, il est avec des « Guerriers spirituels » qui ont des armes « non pas charnelles, mais spirituelles ! » (sic). Eh oui, il faudra s'y faire ou bien...

Et Benoyer de s'esclafier dans la G.O. « Mouche ton nez, remonte tes chaussettes, et fait mimi à monsieur Jésus !... »

Comme le Gourou Maradji et l'Eglise Moon, les « enfants de Dieu » s'accommodent fort bien du système économique et social capitaliste. « Faut faire avec ! », me dit un responsable de l'Eglise Moon.

Quand on va voir ces gens-là, il est très difficile de les faire parler de leur participation financière à tels ou tels trusts, à telles ou telles multinationales, et pour cause ! Ils vous parleront plus facilement de leur messianisme ou de leur combat contre le mal...

« Les enfants de Dieu » c'est le show-biz avec leur groupe, télévision, disques, etc., une boîte de nuit qui fonctionne à plein le vendredi et le samedi. Puis des dons dans la rue, mais ce ne doit pas donner grand-chose malgré ce qu'ils disent...

La partie visible de l'iceberg de l'Eglise Moon est assez cossue. Hôtel particulier dans le 17<sup>e</sup>, appartement dans le 16<sup>e</sup>, grande maison à la campagne pour les week-ends organisés régulièrement pour conditionner les nouveaux venus (Aulnay-sous-Bois, à côté de Paris). Le vieux Moon, de sa Corré du Sud ou de sa somptueuse maison de Barrytown (U.S.A.) (celle-ci est gardée par une milice privée et il ne sort qu'avec sa voiture blindée), gère une vraie fortune qui doit se monter d'après le « New York Times », à quinze millions de dollars. L'A.U.C.M. a des participations dans des sociétés qui fabriquent des armes et dans plusieurs entreprises pharmaceutiques. Ces gens ont bien les pieds sur Terre, n'est-ce pas ?

La lutte spirituelle de ces nouveaux curés se double d'une volonté de se donner les moyens d'atteindre leurs buts, pour eux, l'argent n'a pas d'odeur ! La « puissance terrestre » est un moyen qui tend à devenir une fin... Un responsable me disait, un sourire niais au lèvres : « Nous, on fait pas de politique... » Ben voyons !

Ce qu'il y a de commun à toutes les sectes qui apparaissent (non par magie), c'est qu'elles rassurent, redonnent courage et espoir à des gens paumés, devenus crédules à force de ratages.

La première question que me posait un « enfant de Dieu » dans la rue n'était-elle pas : « Est-ce que tu te drogues ? ». Significatif !

Les sectes religieuses obtiennent une soumission de leurs membres étonnantes, plus personne ne se pose de questions (qu'elles soient métaphysiques ou sociales), il n'y a plus de contradictions, plus de problèmes sexuels (chez Moon particulièrement, le responsable avec qui j'ai discuté, était devenu tout rouge... Faut dire qu'il était blond, mais quand même...) on a l'impression de se trouver en présence de gens bloqués, arrivés rassurés jusqu'à la fin de leurs jours.

La secte crée des liens de dépendance vis-à-vis de ses membres qui rappellent le schéma de la famille classique, dépendance affective et matérielle, on mange bien (en particulier aux « Enfants de Dieu ») on est soutenu par une espèce de Sécurité sociale affective pendant ces dépressions, et celles-ci disparaissent peu à peu, de plus en plus, bref le pied !

La communauté, mot magique de l'époque, ou la « famille », terme donné à la secte par ses membres, reste rassurante, peu à peu les contacts avec l'extérieur disparaissent si ce n'est dans des conditions bien précises. (On ne laisse pas un jeune arrivant discuter de n'importe quoi avec n'importe qui !)

La manipulation ou éducation est constante, toujours dans un même but : régression au stade infantile, innocence, naïveté, humilité sont les maîtres mots des cliques mystiques, sans oublier Emmanuelle Kolmann, comme une libération. Elle ajoute : « Ces jeunes n'ont absolument pas conscience d'être manipulés ou de manipuler eux-mêmes les autres... »

Je sais bien, c'est dommage d'en être à refaire la critique des religions, voire de « bouffer » du Moon, du Maradji, ou du Mormon comme un instituteur radical socialiste, il faut dire que ce n'est pas la société capitaliste ou un marxisme froid qui peuvent répondre aux préoccupations, voire

aux angoisses de certains jeunes. Les marxologues n'apportent rien à la défense de l'individu face aux nouvelles oppressions du monde moderne.

Mais au fait, Dieu existe-t-il ? Faux problème, on s'en fout, le problème reste, est-ce qu'il empêche l'homme d'exister ?

Dieu, c'est d'abord la foi (aveugle bien sûr), donc une délégation de pouvoir à partir de l'instant où l'on reconnaît sans preuves et tout à fait à priori qu'il y a une puissance dont on dépend directement et à qui on donne un rôle de maître.

Cette dépendance masochiste est en définitive un confort que l'on s'offre, explication du monde, refus de la vie en tant qu'aventure.

Quand on n'a pas le courage de dire que sa vie n'a de sens que celui qu'on lui donne, par son discours et par ses actes, il ne reste plus que des petits larmoyants qui prêchent la douce humilité que nous détestons !

Il ne peut être question de chercher ou de refuser telles ou telles preuves scientifiques de l'existence de Dieu. L'existence de Dieu à elle seule est un scandale ! La révolte a vite fait de se débarrasser du problème Dieu, c'est un indispensable précédent à la recherche de l'individu.

Toute notre révolte est de ce monde ! et l'argumentation des nouveaux curés déguisés glissera sur nous comme l'eau sur les plumes du canard...

« Ne cherchez pas dans le renoncement à vous-même une liberté qui vous prive précisément de vous-même, mais cherchez-vous vous-même, que chacun de vous soit un moi tout puissant. »

STIRNER.

Christian BESSE.

## Attendre

J'attends depuis longtemps  
Avec le mur au bout  
N'espérant plus rien  
En ce rien mon espoir,  
L'espoir de vouloir être  
Même si je ne suis pas.  
J'ai vu, rêvé, aimé, vécu, espéré...  
Ils m'ont dit c'est la vie.  
Ils m'ont mis en prison,  
J'ai dit atteinte à la lumière.  
Ils m'ont lâché pour me reprendre,  
J'ai dit atteint à la logique.  
Ils m'ont poussé à voler,  
J'ai dit atteinte à l'ordre établi.  
Ils m'ont sauvé, réparé, prolongé,  
J'ai dit atteinte à l'espérance.  
Ils m'ont fait admettre l'inadmissible,  
J'ai dit atteinte au libre arbitre.  
Ils m'ont fait plier les genoux, baisser la tête,  
J'ai dit atteinte à la dignité.  
Ils m'ont dissimulé leur pourriture,  
J'ai dit : cela ne sont pas très bon.  
Ils m'ont dissimulé la vraie beauté,  
au profit de la leur,  
J'ai dit il manque quelque chose.  
Ils m'ont mis au monde,  
J'ai dit atteinte à la liberté.

A présent je ne dis plus rien,  
Il n'y a plus rien à dire,  
Je crie, je hurle : vengeance,  
vengeance pour les opprimés,  
vengeance pour les affamés,  
vengeance pour les condamnés,  
vengeance pour les suppliciés.

J'ai choisi d'être ennemi de l'intérieur

Je ne pardonnerai pas,  
Je ne réformerai pas,  
Je ne convaincras pas,  
Je leur ferai payer :  
leur rire, leur honte, leurs mensonges,  
leur violence et leur crime,  
Jusqu'à ce qu'ils me conduisent au mur  
Pour leur « liberté ».

Walter JONES, Mat. 169-975, La Santé.

# DEMOCRATES MARX

L'un des nôtres écrivait au siècle dernier :

« Le parlementarisme, c'est-à-dire la permission publique de choisir entre cinq opinions politiques fondamentales flatte le grand nombre de ceux qui aimeraient paraître indépendants et individuels et combattre pour leurs opinions. Mais à la fin, il est indifférent qu'une seule opinion soit imposée au troupeau ou que cinq opinions lui soient permises. Quiconque s'écarte des cinq opinions fondamentales aura toujours contre lui le troupeau tout entier. »

Ce qu'il y a de profondément subversif dans ce texte, c'est qu'il suggère une continuité au sein du champ politique entre démocratie (cinq opinions permises) et fascisme (une opinion imposée). Ce qui est aussi subversif, c'est l'équivalence (l'indifférence) établie entre « ce qui est permis » et « ce qui est imposé ». Nous ne confondons pas fascisme et démocratie, nous savons que de la démocratie au fascisme, ce qui saute, ce sont des libertés, mais plus profond que ces dernières, et reposant sur lui, fascisme et démocratie ont un socle commun : la représentation. Paradoxalement nous pouvons dire que dans le fascisme réside la vérité et l'aboutissement de la démocratie. En effet, peu nous importe ce qu'aurait pu ou aurait dû être la démocratie, mais ce qui est certain c'est que les termes de démocratie et de parlementarisme sont strictement équivalents. Partout la démocratie est représentative et nous ajoutons : la démocratie ne peut être que représentative. Evolution continue des régimes démocratiques en direction du fascisme, oui et on peut le formuler ainsi : 5, 4, 3, 2, 1, 0 ! Si au XIX<sup>e</sup> siècle l'éventail des opinions était relativement ouvert, il s'est depuis replié puisque dans la plupart de nos démocraties ne « s'affrontent » plus maintenant qu'un parti (ou une coalition) au « pouvoir » et un parti (ou une coalition) dans l'opposition. D'ores et déjà une gestion totalitaire bureaucratique de la société s'avère possible par « un compromis historique » entre ces deux forces prétendument adverses, compromis qui pourrait ouvrir sur un fascisme doux dans l'euphorie de la réconciliation générale et de l'unité retrouvée. Il faut d'ailleurs remarquer que plus ce processus est avancé, aux Etats-Unis, en Allemagne, c'est-à-dire plus les différences entre les partis s'estompent, plus de jouer le jeu démocratique. Aux assassinats des leaders du Black Panthers Parti et du mouvement étudiant aux Etats-Unis, correspond la lente mise à mort de la Bande à Baader en RFA. Car la démocratie c'est d'abord cela, une marche forcée vers l'unité pour des raisons d'efficacité tant dans l'opposition que dans l'exercice du pouvoir, marche forcée qui écrase, réduit et aplatit les différences. La démocratie est le régime du 51 %, le fascisme régime du 99 % est bien l'aboutissement de ce processus. D'ailleurs il ne faut pas oublier que les fascismes italien et allemand sont arrivés démocratiquement au pouvoir, qu'ils n'ont pas mis fin à la représentation (les fascismes ne sont pas avarés de plébiscites), mais qu'ils ont seulement exacerbé la farce électorale en lui donnant des allures de fête populaire pour qu'au culte de la représentation (la démocratie) succède le culte du représentant, Führer ou Duce. Pire encore, alors que les régimes démocratiques se targuent de tout mettre en œuvre pour que le pouvoir soit strictement réservé à des corps constitués (police, justice, etc.), les fascismes en règle générale démocratisent le pouvoir. Un quelconque membre du parti nazi (et ils étaient plus de 10 millions), avait le droit de voler, de faire déporter, de tuer tous ceux que lui-même désignait comme juifs, communistes... Folie démocratique du fascisme.

Certains se demandent si l'évolution présidentielle de la V<sup>e</sup> République, c'est-à-dire la concentration d'un maximum de « pouvoir » entre les mains du seul président, est bien conforme à la

démocratie. Nous disons que c'est dans la logique même du système que s'opère discrètement le passage à la personnalisation et à l'iconification du pouvoir. Nous disions que le maître-mot de la démocratie était représentation ; et en effet pour pouvoir s'exprimer dans cette société, pour être reconnu, une condition est nécessaire : être représentatif. De quoi ? Cela n'a aucune importance le contenu est indifférent. A ce titre on pourra parler au nom de tous les muets, de tous les résignés, les impuissants qui, en votant courageusement tous les quatre ans, ont exprimé leur opinion selon laquelle d'autres sauraient mieux qu'eux-mêmes en disposer.

Mais surtout derrière la représentation, bien plus important qu'elle, continuant silencieusement son œuvre parce que jamais remis en question par elle, le pouvoir demeure. La représentation, le jeu démocratique, la mise en scène électorale n'apparaissent plus alors que comme le tapis où le pouvoir amuse les peuples dans la plus stricte indifférence à l'égard du vainqueur. Car il est faux de croire qu'à nos élus, à nos représentants reviendrait le pouvoir, eux qui n'en sont que ses bouffons. Le système démocratique n'est qu'une simple excroissance, un appendice ridicule d'un pouvoir politique et d'un système économique qui, au travers des élections, régularisent, normalisent et impuissent les oppositions. Votez, et l'Etat sera rassuré quel que soit celui pour lequel vous aurez voté.

Si pour nous l'expression de démocratie représentative est un pléonasmе, l'expression de démocratie directe est une contradiction dans les termes. Nous tenons pour impossible de recueillir sous le même mot de démocratie deux attitudes aux antipodes l'une de l'autre. Etre un démocrate cela consiste à abdiquer son droit à la parole et son droit de regard sur la société pour laisser des spécialistes s'en emparer et les gérer, cela consiste encore à poser une division du travail entre représentants et représentés, à entretenir cette division, à la cultiver, voire à la chérir. Notre anti-démocratisme, conséquence de notre antifascisme, c'est d'abord un refus violent de la représentation, de la hiérarchie, du pouvoir, de la délégation, et c'est tout en même temps l'affirmation violente d'un cas singulier qui agit comme facteur de dissension dans tous les domaines de la vie quotidienne et notamment ceux qui sont les plus communément admis et respectés. Nous ne serons pas des démocrates, nous avons complètement oublié la signification des mots voter et représenter et nous méprisons définitivement tous ceux qui font du suffrage universel la règle ultime de leur politique. Nous sommes enfin animés d'un esprit anti-unitaire et anti-égalitaire. Nous n'avons aucune envie de réduire nos différences, de former un nouveau troupeau, une nouvelle totalité ; plutôt une horde monstrueuse de voyous drogués, intellectuels en rupture, pédés, fous, etc., et nous sommes tous cela à un instant ou à un autre et bien d'autres choses encore.

## LE MARXISME

Le même auteur déjà cité au début et s'adressant cette fois aux ouvriers, écrivait : « Par contre, vos oreilles entendent-elles résonner en permanence le pipeau des attrapeurs de rats socialistes qui veulent vous enflammer de folles espérances ? Qui vous ordonnent d'être prêts et rien de plus, prêts du jour au lendemain, si bien que vous attendez que quelque chose vienne du dehors, que vous attendez sans relâche et vivez pour le reste comme vous avez toujours vécu — jusqu'à ce que cette attente devienne une faim et une soif, une fièvre et une folie et que se lève enfin dans toute sa gloire le jour de la Bestia triumphans. »

Ce qui ne manquera pas d'étonner certains,

c'est qu'il s'agit ici d'une analyse précise et rigoureuse du dispositif marxiste et de son économie libidinale. Le marxisme, c'est d'abord un appel à la révolte, au nom d'un futur dont on espère que la douceur et la beauté trancheraient sur la dure réalité d'aujourd'hui. Sur ce point, le socialisme fonctionne pour les marxistes comme le Paradis pour les chrétiens. Il ne faut donc pas s'étonner de voir chrétiens et marxistes marcher main dans la main, tenir des colloques en commun ou se décerner des éloges réciproques : le marxisme est fondamentalement un avatar du christianisme. L'agitateur au sein des masses (tel un poisson dans l'eau) explique aux masses pourquoi elles doivent se révolter et entretient sinon suscite leur mécontentement. Le marxisme c'est alors la voix du dehors, la voix qui appelle à la révolte en lui donnant un contenu pavé de bonnes intentions. Mais tout de suite le marxisme s'empresse d'ajouter : il faut attendre que la révolte soit productive, qu'elle ne se consume en pure perte, il faut attendre, toujours attendre que les conditions objectives et puis subjectives de la révolution soient réunies, il faut attendre le signal du Parti ou alors plus modestement, il faut attendre les élections, et alors... D'ores et déjà, il faut s'interroger sur ce souci de rentabiliser la révolte, et sur cette révolte même très particulière qui supporte de se laisser différer, qui se met en réserve. Car d'être mise au frigidaire, la révolte n'en sort pas intacte, ce processus de refroidissement est lui-même énergie qui travaille souterrainement les intensités, les négativise, les métamorphose en calculs politiques. On s'en remet aux gens du parti pour décider du « jour où » et donc déjà division du travail entre ceux qui pensent et ceux qui se constituent comme leur masse de manœuvre. Mais ce jour s'éloigne de plus en plus (seuls les petits-enfants de nos petits enfants verront, etc.) l'échéance se fait plus lointaine et ce lointain grandit proportionnellement à la patience du parti (mais les gens qui érigent leur patience en vertu ne sont que des impuissants) et à son mépris pour les masses (les masses sont trop obscurantistes, elles ne veulent même pas de nos libérateurs, cf. Portugal). Ce qu'il faut d'emblée remarquer, c'est que cette politique ne change strictement rien à la vie quotidienne, n'essaie pas de l'améliorer, puisqu'au contraire il faut accroître le mécontentement. Combien de fois n'avons-nous pas entendu des marxistes prononcer des phrases de ce genre : « Plus il y aura de pauvres, mieux le marxisme se portera. » Nous ajoutons : « Plus il y aura de pauvres d'esprit, mieux le marxisme se portera. » Cette politique rend même la vie quotidienne plus acceptable par l'espérance qu'elle suscite : « Plus vous souffrez, mieux vous vous vengerez. » Or les sentiments d'espérance et de vengeance apocalyptique, sont des soporifiques puissants qui font du marxisme le véritable opium du peuple, une drogue qui fait rêver sans plus, mais aussi un frein et une barrière à toute libération. Un frein ? Prenons Lip, par exemple. Combien d'initiatives révolutionnaires se sont trouvées bloquées par tel énoncé pourri sorti des poubelles du savoir marxiste : « On ne peut pas créer un îlot de socialisme dans une société capitaliste. » Or, nous sommes persuadés du contraire, nous savons qu'il est possible ici et maintenant d'expérimenter de nouvelles formes de vie et de production. Mais les conséquences les plus dangereuses (et les plus intéressantes) d'une telle politique sont à rechercher au niveau affectuel. La mise en réserve des énergies, leur accumulation en prévision d'un redevenir explosif, purement phantasmagorique, cette énergie qu'on ne dépense pas dans la révolte, que devient-elle ? Elle se transforme en haine et en ressentiment, on accuse et on suspecte tous ceux qui ne vous ressemblent pas, on cherche à raisonner, c'est-à-dire à justifier et à légitimer sa révolte : on commence à lire Marx et ainsi naît « la culture mar-

# ISTES ET NOMADES

xiste ». Et sur ce point, très grande affinité du marxisme et du fascisme. André Glucksmann, penseur maoïste de l'ex-« Cause du Peuple », écrivait : « La mobilisation idéologique fasciste s'effectue à la faveur de la non-intervention du prolétariat dans ces révoltes plébéennes. Les chefs nazis se sont appuyés sur les idées justes de révolte. A partir de là, ils ont pu consolider politiquement les idées fausses qui existent aussi dans le peuple (préjugés, idées réactionnaires). Par exemple, les nazis partent de l'idée juste « c'est la faute aux financiers » et du préjugé « la banque est toujours juive », pour lancer le mot d'ordre : « C'est la faute aux financiers juifs. » Avant d'en arriver aux slogans nazis : « C'est la faute aux juifs », qui escamotent le financier et rejettent définitivement l'idée juste. » A dire vrai, il y a tout autant de bêtise et de démagogie dans l'idée juste (c'est la faute aux financiers) que dans l'idée fausse (c'est la faute aux juifs). Ce qui est important, ce n'est pas que les têtes visées changent, mais bien que le dispositif d'accusation soit strictement le même. Toujours cette maladie propre au fascisme comme au marxisme de trouver des responsables et de désigner des coupables : c'est la faute aux juifs, mais non c'est la faute aux financiers, mais non c'est la faute aux communistes, mais non c'est la faute des trotskystes, c'est la faute, c'est la faute. L'autocritique, grande pratique marxiste, n'est que l'aboutissement du processus sous la forme du : c'est ma faute, avec en prime une certaine odeur de confessionnal. On ne réfléchira jamais assez sur l'étonnante rapidité avec laquelle un marxiste se transforme en procureur ; et il ne faut pas s'étonner si les seuls domaines où le marxisme a été créateur, là où il a surpassé et battu tous les autres systèmes politiques, sont justement les domaines policier, judiciaire et carcéral. Là le marxisme était dans son élément, étant au pouvoir, il avait tout loisir pour enfermer tous ceux dont « c'était la faute ». Et ce que nous savons aussi, c'est que si des marxistes, quelle qu'en soit la variété, arrivait au pouvoir, on assisterait à une multiplication des prisons et des camps de concentration. Le marxisme ne peut produire que cela et rien d'autre. Pour être tout à fait exact, la construction par les marxistes de camps de concentration est la résultante certes du ressentiment et de l'esprit de vengeance, mais aussi de la ligne politique qui avec le marxisme est devenue scientifique. Et il faut bien le dire, la scientificité est un coup de génie. Dès le début, elle a fonctionné comme prison, c'est-à-dire comme critère privilégié d'exclusion et d'expulsion. Un exemple frappant : Fourier qualifié par Marx d'utopiste ; et chose curieuse l'idéologie bourgeoise s'empresse, dans les livres d'histoire, de présenter Fourier comme tel et de l'opposer à Marx. Résultat : Fourier n'est pas lu, ce n'est qu'un utopiste, renforcement complice des deux censures bourgeoise et marxiste. Et pourtant quelle charge subversive chez Fourier. Aussi affirmons-nous que quelque part existe une profonde affinité entre le désir d'enfermement et le désir de scientificité.

Antifascistes parce qu'anti-démocrates, nous voici maintenant anti-marxistes. Notre cas s'aggrave singulièrement. Si nous résumons le dispositif énergétique marxiste : appel à la révolte, création d'espérance par une voix du dehors, mise en réserve de l'énergie accumulée, expansion des affects négatifs, création de manque et de prisons, nous nous opposons point par point à un tel dispositif qui forme un tout indissociable. Nous n'appellerons personne à la révolte. Nous ne promettons pas le paradis ; cette révolte est la nôtre, elle est inexplicable et injustifiable (nous serions tentés de dire, elle est injuste), elle est le produit d'un excédent de force et non pas du manque, et enfin, nous sommes bien décidés dès maintenant à aller jusqu'au bout de nos possibilités pour vivre autrement.

Pourquoi ne lancerons-nous pas d'appel solennel à la révolte ? Le livre de Pierre Clastres « La Société contre l'Etat », livre profondément anti-marxiste analysant les sociétés sauvages, répond aux problèmes organisationnels des sauvages d'aujourd'hui, sauvages que nous sommes. « Puis les chefs jouèrent au chef, c'est-à-dire qu'il y eut tendance au passage du pouvoir non coercitif de ces chefs à un pouvoir coercitif. Pour contre-carrer ce phénomène, de partout se levèrent des prophètes qui en appelèrent littéralement à la destruction de la société. D'immenses migrations religieuses suivirent ces appels qui brisèrent le pouvoir naissant des chefs mais ce faisant, les prophètes firent ce que jamais aucun chef n'aurait espéré : ils unifièrent dans la révolte la diversité multiple des tribus. Des prophètes armés de leurs seuls logos, pouvaient réaliser cette chose impossible dans la société primitive : unifier dans la migration religieuse la diversité multiple des tribus. L'acte insurrectionnel des prophètes contre les chefs conféraient aux premiers infiniment plus de pouvoir que n'en détenaient les seconds. Dans le discours des prophètes, git peut-être en germe le discours du pouvoir et sous les traits exaltés du meneur d'hommes qui dit le désir des hommes, se dissimule peut-être la figure silencieuse du despote. Parole prophétique : aurions-nous là le lieu originel du pouvoir tout court, le commencement de l'état dans le verbe ? » Ainsi, derrière l'appel à la révolte et à l'insurrection, se profilerait l'ombre du despote. Comme cela nous rappelle les anarchistes du XIX<sup>e</sup> siècle ou les Maos de l'ex-« Cause du Peuple » qui ont joué à ce petit jeu de la démagogie anti-chef et de l'appel à la grande révolte anti-autoritaire pour mieux devenir eux-mêmes, mais dans l'ombre, des petits chefs. Alors non, décidément, nous n'avons aucune envie de convaincre qui que ce soit ni de faire du prosélytisme. Que seuls ceux qui sont sur la même position libidinale viennent nous voir. Ce texte de Pierre Clastres ne peut que nous renforcer dans cette idée que tout appel à la révolte, parce qu'il entérine une division du travail entre ceux qui parlent et ceux qui suivent, porte en germe la réapparition d'un pouvoir d'Etat ; parenthèses : existe-t-il plusieurs formes de pouvoir, des pouvoirs coercitifs et d'autres qui ne le seraient pas, des pouvoirs doués du sens de l'humour ou du goût du jeu ? Peut-être l'antidote le plus efficace contre le pouvoir serait-il des parodies de pouvoir ou de hiérarchie. Dans une autre optique, ce qui s'est passé à Lip est fort intéressant : une C.F.D.T. en tant qu'appareil de pouvoir, décide de créer un comité d'action fonctionnant comme son propre organe de contestation. Nous avons là une instance de décision qui, alors que les pouvoirs ont toujours tendance à réprimer ceux qui pensent différemment, suscite un anti-pouvoir. Il y a là de quoi réfléchir. D'autant plus que les groupes « Marge » apparaissent comme des cellules d'anti-pouvoir et cela dans trois directions : nous nous heurtons à tous les pouvoirs établis et nous n'envisageons rien moins que leur dissolution, mais nous n'avons pas l'intention de prendre le pouvoir et nous ne fonctionnons pas comme ces embryons d'appareil d'Etat (tous les groupes gauchistes) qui reproduisent des structures de pouvoir et d'assujettissement. Nous savons dès maintenant qu'une de nos luttes principales doit être de tout mettre en œuvre pour empêcher la réapparition d'un quelconque pouvoir à l'intérieur des groupes. Là encore, c'est un problème de désir et les ruses de la libido sont autrement dangereuses que les ruses de la raison : tout pouvoir est désiré tant par celui qui l'exerce que par celui sur lequel il s'exerce. Le savoir est déjà important pour mettre en échec le pouvoir.

Nous disons tout à l'heure n'avoir aucune envie de convaincre qui que ce soit ; il faut immédiatement différencier deux types de révolte, le marxisme explique aux gens pourquoi il faut se ré-

volter, mais ce type de révoltés est tout prêt à se soumettre, à devenir un esclave du parti de celui qui les aura mis en branle et c'est encore un aspect du marxisme cette création de révoltés esclaves du Parti qui bientôt se batront plus pour le Parti et les intérêts de sa bureaucratie que pour la révolution. Quant à nous, notre révolte est inexplicable, révolte folle contre aucun objet ou individu particulier mais qui se fonde sur un ne-pas-pouvoir-vivre dans cette société suivant ses règles, révolte qui s'accompagne d'un mépris inépuisable à l'égard de l'ensemble des valeurs produit par cette société. Tranquillement, nous avons le culot d'affirmer que ce type de révolte produit des individus libres. Parallèlement, nous n'affirmons n'avoir aucun espoir, mais nous ne sommes pas des désespérés pour autant (il faut se méfier des grandes oppositions suscitées par le langage, ce sont généralement autant de faux problèmes. De toute façon, nous ressentons le couple espoir-désespoir comme fondamentalement chrétien). Et pour être bien clairs sur ce sujet, nous ne nous battons pas pour une société d'où serait absente le mal, pour une société qui aurait résolu ses contradictions, diminué ses tensions et qui vivrait dans la torpeur de son avachissement (idéal chrétien et socialiste). Au contraire, nous sommes peut-être les seuls à lutter non pas pour une société meilleure et plus juste, mais pour une société pire, c'est-à-dire plus libre et donc plus dangereuse, dont la seule loi serait l'imprévisible dans le chaos des hasards. (A ce sujet, rien n'est plus écœurant que d'entendre de prétentieuses nullités trotskystes ou situationnistes se vanter d'avoir prévu mai 68. Si mai 68 fut un événement subversif, il le devait justement à son caractère imprévisible et à sa mystérieuse contagion). Nous avons dit précédemment n'avoir aucune envie ni de convaincre, ni de nous faire comprendre. Et pourtant nous avons envie de nous renforcer. Comment faire ? Voici une esquisse de réponse qui n'est pas seulement ironique : chacun connaît l'existence de ces mouches appelées cantharides qui en volant de ci de là dégagent des effluves, des ondes aphrodisiaques. Ces cantharides sont de véritables machines volantes, machines désirantes, qui donnent envie de faire l'amour sans recourir aux discours. « Marge » se propose comme modèle les cantharides. Au-delà du discours s'adressant à la conscience et à la réflexion, « Marge », par des tracts, des affiches, des films, des actions, doit provoquer des affects révolutionnaires en se branchant directement sur l'appareil psychique inconscient. Là encore, il faudra faire preuve d'invention, mais un qualificatif et un seul pourra s'appliquer à ce que nous ferons : celui d'expérimental. Ceci pour bien marquer notre volonté de ne pas généraliser, de ne pas unifier, de ne pas exemplariser.

## LES NOMADES

Mais enfin, qui sommes-nous ? Nous répondons des nomades. Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous pensons que toute société, toute institution, tout groupe, produit des anticorps inassimilables, ne jouant pas le jeu de ces sociétés, méprisant leurs règles, leurs codes, leurs valeurs, toujours prêts à tout faire péter. « Marge » se veut l'expression poétique de ce surcroît, de ces nomades. Et il faut le dire immédiatement, cette théorie du surcroît n'a rien à voir et n'est pas articulable avec la lutte des classes, toujours porteuse de hiérarchies, de savoirs, de sensibilités, qui ne sont que les pâles copies d'un modèle bourgeois. Nous ne pensons pas que la coupure révolutionnaire passe entre la bourgeoisie et le prolétariat, car ce qui les unit — identité de valeurs, de sentiments, respect du travail, et glorification du travailleur — est plus profond que ce qui les sépare — intérêts divergents. Nous affirmons en outre qu'aucune révolution ne sera possible sans une complète

rupture avec le système de valeurs en cours. Si le prolétariat rêve de prendre le pouvoir, que ce soit directement ou par l'intermédiaire de ses représentants, nous disons que ce rêve participe du système de valeurs établies. Loin de corrompre, le pouvoir fait jouir et cette jouissance est à nos yeux méprisable.

« Marge » commence par le refus du travail salarié. Ce qui nous distingue également de toutes les autres organisations politiques, c'est que nous ne nous battons pas pour un nouvel ordre social (socialisme, communisme, anarchisme) mais bien pour le désordre permanent, l'errance, le chaos. Cet aspect a été théorisé avec une grande rigueur par un romancier américain de science fiction, Norman Spinrad. Ce qui frappe chez Spinrad, c'est une constante. Dans toute son œuvre, trois forces : le pouvoir, une opposition ordonnée et un élément aberrant, s'affrontent. Dans les « Pionniers du Chaos », il s'agit respectivement du Conseil Hégémonique, de la Ligue Démocratique et de la Confrérie des Assassins. Le Conseil Hégémonique dispose de tous les pouvoirs sur les citoyens appelés pupilles qu'une garde prétorienne « Les Gardes au pouvoir discrétionnaire » — est chargée de surveiller ; et ce système marche bien. Écoutons le Grand Paranoïaque : « Que reprochez-vous à l'hégémonie ? Voyez-vous encore de ces guerres qui ravageaient la terre à l'âge de la religion et des nations ? Non ! L'ordre instauré par l'hégémonie a apporté la paix véritable pour la première fois dans l'histoire de l'humanité. Voyez-vous des gens qui meurent de faim ? Voyez-vous des fléaux s'abattre sur les pupilles ? Non ! La santé et la prospérité n'ont jamais été aussi universellement répandues... Vous êtes mieux placé que quiconque pour savoir que les pupilles sont satisfaits de l'hégémonie. Pendant les dix ans qu'a vécu la Ligue combien d'adhérents avez-vous faits ? Qui avez-vous attiré ? Une poignée de névrosés et d'inconscients ! Bientôt la névrose et la folie n'existeront plus... L'ordre sera total ».

Contre l'hégémonie, se bat une armée clandestine, la Ligue Démocratique dont le but est de rétablir la démocratie et la liberté — un nouvel ordre social. Mais son leader, Boris Johnson constate : « Peur, prospérité et talon de fer permettaient à l'hégémonie de ravalier les pupilles au niveau d'un bétail convenablement nourri, convenablement hébergé et convenablement amusé. Il ne leur manquait plus que la liberté, mais le sens même de ce mot s'estompait à une allure accélérée ». Mais pour les membres de la Ligue, qu'en est-il de la démocratie ? « Voyons, dit Johnson, nous savons tous ce qu'est la démocratie. C'est... c'est pouvoir faire ce qu'on veut, comme on veut, quand on veut.

— Si chacun fait ce qu'il veut, objecta Gomez, que se passera-t-il en cas de conflit de désir ?

— Euh, la majorité décide évidemment, dit évasivement Johnson. La majorité se prononce pour le bien de tous.

— Je ne vois pas en quoi ça diffère de ce que fait l'hégémonie.

Johnson fronça les sourcils. Ce genre de discussion ne menait à rien.

Ce genre de discussion est en tout cas familier à tous les révolutionnaires. Une fois qu'on aura renversé le capitalisme, il sera temps de discuter sur la nature exacte du socialisme, n'est-ce pas. Le problème est que ce genre de discussion n'a jamais pu avoir lieu parce que les armes du Parti les ont toujours fait taire. En fait, Spinrad met ici le doigt sur quantité de problèmes capitaux pour les révolutionnaires. Il est d'abord évident — et le socialisme comme le capitalisme y arriveront — qu'un régime qui saura assurer la nourriture, le logement, les loisirs et la SECURITE — quels que soient les moyens utilisés — rencontrera l'assentiment d'une majorité de la population. Et l'idéal démocratique, comme l'idéal socialiste, se rencontre encore une fois. Il n'est qu'à voir nos sociétés : tous les partis politiques, à droite comme à gauche et le P.C. le premier « s'inquiètent devant la montée de la criminalité et se préoccupent vivement de la sécurité des biens et des personnes ». Et ce qu'il faut voir, c'est que la sécurité ne tombe pas du ciel, mais qu'elle a un envers hideux qui est la terreur policière. Plus la sécurité est assurée, plus forte est l'emprise policière sur les sociétés. Il suffit de regarder les sociétés socialistes : pas de chômage, médecine gratuite, paye intégrale en cas d'hospitalisation (c'est cela le socialisme, n'est-ce pas ?) peu de criminalité, mais police omniprésente. Et nous disons ceci : Démocratie et Socialisme ont le même idéal qui est de créer un

bétail humain, bien nourri, bien logé, bien gras, bien sérialisé, bien con, n'ayant jamais droit au chapitre et ayant perdu tout sens de la liberté. Enfin, il serait bon que chaque révolutionnaire s'interroge non pas sur les buts de la révolution ni sur ses intentions, toujours très vagues et très phantasmiques, mais sur les motivations et les pulsions qui le poussent à être un révolutionnaire. Un peu moins d'analyse d'intentions et un peu plus d'analyse d'intensité ; c'est cela qui est important et non les pieuses déclarations sur la libération de l'humanité, l'avènement de la justice, etc. Car se donner bonne conscience, se décerner le beau rôle, c'est encore une maladie.

Reste la troisième force : la Confrérie des Assassins, théoriciens superbes de la fuite et du chaos :

« Faites appel à votre expérience, suggéra Ching. L'hégémonie est une structure non naturelle hautement ordonnée, qui s'oppose à la n-Ligue Démocratique a tenté de combattre cette structure fondamentalement chaotique de l'univers. La Ligue de manière ordonnée : tentative vouée à l'échec dans la mesure où, l'hégémonie était incomparablement plus ordonnée que la Ligue, il vous était mathématiquement impossible d'obtenir assez d'énergie sociale pour substituer votre ordre au sien. En fait, par son action, la Ligue détonnait une grande partie de l'hostilité diffuse existant au sein de l'hégémonie, transformait les facteurs aléatoires en facteurs prévisibles et contribuait ainsi à renforcer l'ordre qu'elle voulait abattre. De notre côté par contre, en agissant de manière aléatoire, en introduisant d'intolérables facteurs aléatoires, nous ne pouvions qu'aboutir au succès final puisque nous luttions dans le sens du Chaos suivant la pente naturelle de l'univers. »

Nous disions que ce que peut produire de mieux une société, ce sont des individus révoltés contre cette société. Être un révolté viscéral c'est bien, mais c'est insuffisant. Il faut encore avoir compris que ce qu'aucun ordre jamais ne supportera, c'est l'introduction de facteurs aléatoires et les processus de fuite. Est révolutionnaire à notre époque le non-programmé, le hors-code, l'imprévisible, tout ce qui provoque des fuites. Et de ce point de vue notre refus du marxisme est encore une fuite. Ah ! Nous aurions pu disposer de toute une grille de concepts permettant de tenir de brillants discours agrémentés d'un soupçon de défiance, mais pas trop, pour pouvoir toujours se maintenir sous l'autorité du Vieux. Notre fuite hors du marxisme nous conduisait donc à errer et sans doute nous est-il arrivé de proférer beaucoup de bêtises, mais nous avons le sentiment que ces bêtises sont plus positives que n'importe quel discours sur la nécessité de la dictature du prolétariat. Les marxistes diront encore : fuir n'est pas courageux, ce que vous proposez est complètement délirant ; au contraire, il faut aller militer dans les usines, à l'armée, etc. Nous répondrons qu'aller à l'armée ou à l'usine, même pour faire de l'agitation, c'est encore se sécuriser, c'est toujours se sacrifier et c'est enfin un moyen de se donner bonne conscience. Ce que nous savons au sein de notre fuite pour l'avoir vécue, c'est qu'en fait il faut infiniment plus de courage pour voler, pour faire la route, pour tout laisser tomber et aller vivre en communauté que pour travailler ; c'est qu'il faut infiniment plus de courage pour s'insoumettre que pour aller à l'armée. Il convient de renverser les termes et de dire : accepter de travailler, quelle qu'en soit la raison, c'est en réalité une fuite, une peur devant la fuite.

Sur le refus du travail, nous avons beaucoup à dire, puisque beaucoup d'entre nous le vivent. Nous savons que le refus du travail est dangereux et qu'il conduit facilement en prison. Mais ce refus du travail refait chemin chez des ouvriers en lutte. Extraits du dernier rapport de l'ex-« Cause du Peuple » sur Lip : « D'ailleurs, même à Lip, les jeunes, surtout les hommes n'ont plus au bout d'un moment pris une part active à la lutte car ils trouvaient plutôt con de contester pour retourner travailler » — « Il y a deux catégories de jeunes, ceux qui circulent et ceux qui sont décidés à mener une lutte prolongée... Voici une attitude souvent constatée chez les jeunes scolarisés : dans un foyer de jeunes, ceux-ci prennent un certain pouvoir et ils foutent le camp » — « Cette troisième catégorie, celle des jeunes qui circulent, qui travaillent en intérim, que le syndicalisme ne touche pas, cette fraction on l'a perçue dans les grandes luttes Joint Français-Thionville » — « Le changement de boulot n'est pas seulement une fuite, c'est aussi en quelque sorte pêter l'entreprise-capital » — « Il faut aussi inciter à fuir l'usine-bagne, à la boycotter ».

Et sans doute « Marge » commence-t-il là où s'est éteinte La Cause du Peuple, avec ces jeunes couches ouvrières instables, changeant fréquemment de travail, aimant circuler, prenant le pouvoir ponctuellement et disparaissant.

Patrick SANTINI.

## Le droit à la défoncé

La France hystérique réclame des punitions ! Combien sont-ils ces morts vivants, installés dans le crédit payable sur la vie à réclamer plus de répression contre cette jeunesse qui se « drogue » qui fait peur et se révolte. Ce qu'ils ignorent ces vieux cons c'est que leurs propres rejetons commencent là, sous leurs propres toits, sous leurs propres yeux fermés et aveuglés par la télévision, l'effort, les principes et la médiocrité. Et lorsque ces esclaves parlent de drogue, ils n'osent parler d'un monde inquiétant, dangereux qu'ils ne veulent pas connaître mais dont ils ont entendu parler : la « servitude à la drogue » !

Ceux qu'ils appellent « hippies, fainéants, bons à rien » sont chez eux, ce sont la « propre chair de leur chair »... Seulement trop aveuglés par le spectacle quotidien de leur petite vie minable ils ne comprennent rien et refusent de voir. La presse les manipule, les téléguide et ils hurlent avec les loups (jamais plus fort on ne sait jamais !) : répression... répression jusqu'au jour où la répression s'abat sur leur réputation à travers leurs enfants qu'ils croyaient bien élevés ! : « Tu te rends compte, chérie ! — Ton fils ! — Un Junkie ! — Que vont penser les voisins » !

A leur égoïsme et à leur crétinisme sinistre je veux répondre par mon vécu et celui de mes copains que j'ai vu vivre, aimer, et faire quelque chose d'autre qu'épargner.

Je pense sincèrement que tout ce qui est appelé drogue n'a ni les mêmes effets physiologiques ni les mêmes effets psychiques. Le pouvoir par ses campagnes radiophoniques, télévisées et écrites jette sciemment un rideau de fumée sur l'approche de la vérité. Le seul livre à ma connaissance « Le petit livre rouge des lycéens » s'adressant aux jeunes, honnêtement, sur ce sujet a été interdit.

J'affirme que le cycle infernal décrit complaisamment par toute la presse est un tissu de mensonges et d'absurdités ; j'affirme que l'accoutumance physiologique n'existe pas en ce qui concerne les drogues légères (sauf en ce qui concerne l'alcool et le tabac) et que le hashich n'a jamais conduit personne à désirer autre chose.

C'est le milieu dans lequel évolue le jeune fumeur pourchassé qui quelquefois enclanche le processus. En effet, rejeté comme pestiféré par les non initiés, par la société et par les lois, un regroupement tout à fait logique de ces jeunes se crée.

Ces regroupements ont pour causes premières : la solitude, la sécurité, le souci du ravitaillement puis par la suite l'impression de vivre autrement, d'avoir fait un premier pas vers sa libération. Dans ce milieu, vivant en marge des lois et des principes le simple fumeur est mis en contact plus ou moins permanent avec d'autres sortes de « défoncés », avec les commerçants, les mystiques...

Et comme dans nos prisons et centres de redressement c'est cette promiscuité propre à tous les ghettos dont la Société est responsable par son absurdité qui produit quelquefois l'escalade.

Alors il est curieux de se poser la question : pourquoi cette absurdité du pouvoir et pourquoi ce refus intransigeant de légaliser le hashich malgré les enquêtes médicales favorables (dans

L'Etat de l'Alaska aux Etats-Unis le droit « à la défonce » est maintenant légal mais pas celui de vendre !).

Tout d'abord ce n'est ni l'Etat ni les grands trafiquants liés à celui-ci qui détiennent le monopole du trafic du hashich contrairement à ce qu'il en est pour l'alcool, le tabac, l'héroïne. C'est un trafic parallèle en grande partie artisanal car peu rentable comparativement aux risques encourus. Et puis surtout dans ce monde harassant, quadrillé, industrialisé et bientôt sur ordinateur, il est dangereux d'introduire quelque chose qui a les propriétés de développer la tendresse, la poésie, le désir, l'amour et la lucidité. Il est évident que ces effets en contradiction totale avec la Société poussent l'individu vers la révolte personnelle puis vers la remise en cause de la civilisation tout entière.

Il est curieux de noter que les positions officielles marxistes, léninistes..., etc., de tous poils sont les mêmes que celles du pouvoir en place !

Si je me fais le défenseur inconditionnel de ces drogues légères, c'est en tant que révolutionnaire qui les a utilisées pendant de nombreuses années, sans pour cela perdre sa révolte, au contraire... ni vouloir aller plus loin dans l'escalade.

Maintenant parlons donc de ce plus loin, n'est-ce pas la conclusion qu'il n'existe qu'une seule liberté : celle de devancer le jour de sa mort, qui pousse le « freak ». Ou tout du moins c'est ce qu'il croit car la Société pour son bien ne tarde pas à lui imposer la torture par le « manque ». Il y a sûrement des copains qui tombent dans l'engrenage d'une façon inconsciente et cela pour la simple raison qu'il n'existe pas d'information véritable mais seulement une répression aveugle. Les informations crient au feu ! Lorsqu'il n'y a pas d'incendie. Il est difficile de les croire lorsque le feu couve.

De plus, quelques exemples m'ont prouvé que dans presque tous les cas les soi-disant souffrances et morts brutales n'étaient en fait que le résultat de « manque » et « d'accidents » dûs à ce « manque » qui fait remplacer la drogue par un poison quelconque. Eduquer dans le mensonge, réprimer dans l'horreur de l'absurde, assassiner légalement dans la clandestinité.

Je pense qu'il faut aussi parler de la violence du drogué. N'est-ce pas la violence de la répression conduisant au « manque » ou à la « mort » qui pousse ce « supplicié » par les lois à employer la violence pour se procurer sa dose. Et cela en attaquant ces pauvres innocents : lecteurs assidus de *Minute*, du *Parisien* et de *France-Soir* et réclamant chaque jour davantage de « répression »...

La boucle est bouclée, la Société récolte ce qu'elle a semé et j'ai l'intention de rester dans le monde des orties, du chiendent, des ronces et du liseron.

La mauvaise herbe fera la révolution par l'exemple, n'en déplaise aux donneurs de conseils et de coups de pieds au cul de tous bords.

Walter JONES.

C'est métaphysique. Je dis non je disconviens. C'est métaphysique. S'il vous plaît. Je dis non. C'est physique alors. Je vous donne un exemple. Gardez votre physique, votre métaphysique. Je ne nie pas que ça soit utile à vos démangeaisons. J'en vois pourtant qui se grattent l'entrecuisse les oreilles, les aisselles, le crâne. C'est menterie idéologique m'est-il rétorqué. En fait, je ne vous donne pas d'exemple : c'est votre grammaire qui a fourché dans ma langue. Vous vous y connaissez en fourchette. Vous êtes même doués, j'accorde d'un sacré coup de fourchette. C'est vrai que vous ne crevez pas de faim. Moi non plus. Je mange seulement à ma faim. C'est tout. Vous, vous mangez à la faim des autres. Je n'invente rien. Il s'agit de fourchette, un nouveau joujou économique, un nouveau petit machin du lexique scientifique, un passe-partout adéquat, un outil magique pédagogique pour le moins, c'est ça qui agrandit le champ bien retourné ravagé des connaissances, une fourchette, peut-être que vous parlez avec guillemets, je m'en fous : les guillemets ce n'est pas comestible, une fourchette, et avec l'aide miraculeuse de cette dite fourchette vous nous faites avaler sans encombre ni indigestion oh ! malheur, sinon que un quart de la planète bouffe et que trois quarts de la planète crève, et vous continuer aussi sereinement maniaques exhibitionnistes bonimenteurs à nous allécher en faisant tout un plat des résultats de l'élection de monsieur bide au poste de grand bâfreur à l'hôtel réfectoire de ville de..., et puis patati patata. Stop. Je réembobine. Stop. C'est là en toutes lettres. Pas la peine de renifler, de baisser joliment la paupière, d'essayer de révier, ergoter, de prétexter une migraine subite, une fringale. Pas la peine d'avoir des vapeurs, de siffloter, de faire de la gymnastique suédoise, le genre veuillez m'excuser ami d'ami comme la vie est mal fichue, j'ai justement rendez-vous dans un sauna finlandais avec une mignonne, mais mignonne, je vous montrerai si vous êtes sage, c'est une mignonne fantastique, vous savez : experte comme quoi la véritable éducation moderne c'est quelque chose, imaginez ça hein ! ah ! vous désirez en savoir plus, je vous dirai à mon retour, le genre oh ! chéri pourras-tu me pardonner, mais je me dois à mon thalassothérapeute, mon obésothérapeute, mon gala pour la faim dans le monde, mon idéal. Pas la peine. Stop. TU MANGES COMME QUATRE.

Ne t'accroche plus à ta fourchette.

Débarrasse la table.

Tu es au point critique d'élasticité dermique. Un steak frites de plus.

C'est l'éclatement.

Lève les yeux. Trois te fixent. Tu ne peux plus remuer. Tu pèses dix tonnes de merde. Tu pèses des siècles. L'hiver approche. Décembre. On tue le cochon. Et du cochon il ne reste rien après. Lève les yeux. C'est l'hiver. Sur les autoroutes, les fourchettes tombent des pancartes et se ruent sur ta carcasse, les trois autres tombent de l'arbre et se ruent vers toi. Il neige. C'est froid. Toutes les vitres sont fermées. C'est froid l'entaille rouge sur ton ventre. Il neige. Le soleil est froid. Et les trois te fouillent avec les ongles et tes bras battent, battent, battent, heurtent le volant, ils te fouillent, font saillir tes entrailles dans l'air froid qui ensoleille. Il est question de création artistique et tu coules de partout comme une figure ouverte.

SI 1 = 4, C'EST QUE LA FOURCHETTE A QUATRE DENTS.

TU SENS LES VINGT-HUIT AUTRES ?

IL N'EST QUESTION QUE DE CREATION ARTISTIQUE.

D'un cochon trois hommes se font. Il ne s'agit de rien d'autre. Inutile. Tu sors ton carnet de chèques ? Bouffe ton carnet de chèques. Tu sors des billets ? Bouffe tes billets. Tu sors ta fille vierge de derrière tes joues flasques. Bouffe ta fille vierge et bouffe ta verge. Tu sors ton bébé du ventre enregistreur de ta femme crochue. Bouffe le bébé. C'est un ange pour le paradis. Le cochon bouffe les anges. Tous les infanticides et les sage-femmes te le diront. Tu offres ton savoir. Bouffe ton savoir. Bouffe ton bavoir. Toi, friand de sacrifices, sacrifie-toi quel beau geste transhistorique. Ta vocation de garde-manger trouvera fine bouche, fine comme lame. Tu avais infiniment raison : si un mange comme quatre, les trois autres n'ont plus faim.

Homme moderne tu es un sage.

Trois fois plus sages seront les trois qui ne t'étriperont pas qui ne te convoiteront pas, qui t'éviteront comme la

peste, le poison, le faisandé, qui te laisseront sur l'autoroute avachi dans toute ta graisse,

« tous ceux qui recevront un legs dans mon testament, à l'exception de mes affranchis, le toucheront à la condition expresse de couper mon corps en petits morceaux et de le manger en public », a dit eumolpe le stratège, trois fois sages seront les trois qui s'affranchiront de l'héritage cousu venimeux dans la baudruche, tant pis pour ceux qui visent les sesterces, trois fois sages seront les trois sages qui s'écarteront de ton corps bouffi ourdi en appât qui t'enjamberont et abandonneront ta viande sur l'autoroute afin que la pluie s'amuse à faire danser dans tes mâchoires tes dents en or idiot, ils auront prouvé la solubilité de la quadrature du cercle maléfique, mais s'ils aspirent à la succession, au legs, qu'ils parviennent à se boucher les narines à transiger, à festoyer de cette cargaison comateuse, infestée, gluante, toujours avide s'ils se piègent eux-mêmes c'est la dent en or qui les fera danser la gigue de l'encerclement et de l'absorption.

« Et qui crève pour l'instant et je souhaite, je ferais pour très longtemps ? », ricanes-tu carcasse pommadée, et pour bien montrer que tu es le roi accrédité, légitime, tu enfonces de ton gros doigt taché le bouton du chauffage et sur l'écran gigotent en avalanches ces foutus hystériques de merde, de sous-développés, « et ça sera pareil pour les traîtres ».

« C'est ou ce n'est pas métaphysique ? », dit ton chien d'homme exemplaire.

Ne t'excuse pas. Tu as sans doute un congrès quelque part bien ventilé et des liasses d'amis, relations qui te feront fête, te tireront les vers du nez pour composer des alexandrins à la gloire des fraternités qui t'inviteront à leur banquet honorifique et te nommeront certainement avec emphase à un poste de sous-secrétaire, comme tu en raffoles toi l'exubérant ventripotent. Va. Tu as ta place. Tu as des radiateurs au lieu de poumons ? Le principal est d'avoir une finalité non ? Tous les pantins en ont au moins une. Leur conscience n'est qu'un champ de manœuvres. C'est si tortueux, fracassé, pilonné, puis ratissé, nivelé, présentable, net, aussi émouvant qu'un exploit d'huissier.

« Ceux qui à notre époque merveilleusement riche, passionnante, féconde, crèvent de faim sont des imbéciles », dis-tu en disposant tes quatre assiettes devant toi d'un geste ample, bonhomme et tu engloutis sans ciller tout ce que le maître-queue t'offre, hé ! maître-cul. Qui crèvera avant d'autres ? qui est camé ?

Et tu as dans l'idée de mettre trois nouveaux sièges à ta table ?

Je dis que tu finiras bien par bouffer tout seul. Mais tu continues à t'entraîner au clin d'œil devant ta glace, et tu plisses les lèvres, et tu roules tes crottes de nez que tu envoies d'une pichenette étudiée, et comme tu fais ta boue, tu te couches sur ta femelle, et tu fais fortune tu dis. Vantard morose, tu baisses aussi comme quatre ?

« Comme les musulmans ont de la chance », rêves-tu. Il paraît que les adolescents sont étonnamment beaux pour des sous-développés, un petit arabe ne coûte pas plus qu'un coup de brosse cirage sur tes belles chaussures bien craquantes, ces miséreux ça s'achète pour une bouchée de pain, ça vient même prendre poliment la becquée dans ton sabot farci monstre épanoui, toi l'hideux pélican chamarré, tu en frétilles alors par tous les bouts qui suintent et tu te mets à suivre les stages de perfectionnement pédagogique afin de pouvoir en toute quiétude fourrer ta langue où ça te chante, te chantouille, de préférence dans une autre bouche pour mieux te faire sucer la science envahisseuse, de préférence au fond de

### Abonnements à « MARGE »

10 numéros : 25 F

de Soutien :

10 numéros 100 F

### SOUTENEZ « MARGE »

et son combat

On a besoin de fric

envoyez-nous en

SOUSCRIVEZ :

C.C.P. La Source 34 541-26

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

la gorge d'oued où se baignent, s'aspergent des enfants nus tandis que sur les flancs maigrement herbues paissent les pittoresques moutons et les ânes bourbeux, de préférence là où se pourchassent de jeunes bergers bandant long, si long que l'eau t'en vient à la bouche toi le pacificateur, l'apôtre immanent, triphasé, liberté bleuâtre, égalité blanche, fraternité rouge, le ciel, le soleil et la mer : le tiers-monde c'est excitant pour un immortel, un conquérant, un expansif, un sentimental, malgré l'impression entretenue par multiples organisations spéciales, forces pénétrantes, d'évoluer en terres, peuples dont l'allégeance fut le signe d'une grande maturité politique, c'est la preuve d'ubiquité irrévocable et de supériorité intrinsèque généreuse. Bref. Toute cette populace enchante. Sans toi que serait-elle vraiment, toi le sculpteur infatué, tes mains délèguent des formes sans aventures, modèlent, effacent, toute aspérité, unifient, incisent muscles, glandes, ombres, pieds et mains annexés, diluent, pillent, tronquent, arrachent, et tu claques des doigts, un garçon travesti apparaît dans l'alcôve du bordel traditionnel exotique où tu es étendu sur une banquette auréolé d'une déjection de bouteilles, le garçon attifé branche lui-même l'électrophone, pose un disque, il te fixe tout en commençant à danser, son sourire descend comme la marée sur des dents étincelantes, dures jusqu'à ses chevilles nues, tatouées de coquillages, et la musique remonte ses cuisses sous le kaftan qui scintille vers son bassin, ses reins, sa croupe, son ventre, son torse, ses épaules, son cou, ses dents qui sèchent la salive, dans des yeux immobiles comme des piécettes, il ondule, se déhanche devant tes paumes, lui étrillé par les flûtes, les darboukas, toi étrillé mais qui mendie ? ah ! il te fascine hein ! te subjugué, te fouette, t'allèche, t'affame, tu vas en baver, il te approche, danse, recule, hyperbole, revient, tremble, langue fuse, dénoue sa ceinture et par les fentes habiles du vêtement, aisselle à genou, tu scrutés ce corps mouvant, détecté par les lumières suaves, il s'éloigne, tu supplies mais comme tu frappes en attendant de frapper, de mater, tu jubiles, il danse de profil, ses mains levées décident, elles baissent tournoient, frôlent sa poitrine, glissent, il te fixe, glissent vers les fentes, les ouïes jouent, repartent, se dressent, se joignent redescendant, se plaquent sur l'étoffe, descendent du cou en sonde, en noyé, il s'approche à te toucher les lèvres, tu baises le haut de sa cuisse parfumée et le kaftan tombe juste comme la musique étouffée de thrombus et l'enfant surgit voilé d'une courte robe transparente trouée pour le sexe et tu considères tous les élèves de ta classe comme des trous du cul qui ne méritent pas tes enseignements magistraux de protecteur des pauvres et tu dis que la coopération est un sacerdoce, une sorte d'expiation, après quoi tu regagneras ta métropole et tu auras plein d'historiettes à raconter et tu auras tout loisir alors de montrer comme tu as été bien noté et apprécié malgré, malgré ces salopards d'analphabètes et d'invertis mon vieux qui se promènent au vu et au su, main dans la main, tous obscurcis à fond par le coran ébréchés par le chergui, confinés dans des bleds impossibles à suçoter leur sebsi crasseux, toujours prêt, planqué sous la djellaba, c'est incroyable le niveau d'ici, on imagine mal ce que c'est, ils vivent au Moyen Age et regardent la télé, tu comprends le contraste ? et ça vit de rien, ça n'a aucune spiritualité, c'est raciste comme pas ça, vient vivre à nos crochets ici enfin, aucune reconnaissance en plus, je serais d'avis de les laisser pourrir dans leur marasme au lieu d'essayer de les aider charitablement, de leur apprendre, de les guider au mieux pour eux, car qu'est-ce que ça nous rapporte à nous ?

Je dis que le corps enseignant ne survit qu'en saignant.

C'est un corps mercenaire. Ce qui prime c'est la solde. Je veux dire la culture universelle. Les pays surnommés en voie de développement sont des pays en voie d'enveloppement. Les instituteurs débarquent avec leurs grosses malles bondées de cataplasmes qu'ils appliquent brûlants et d'autorité et lorsque maintenant ils prennent quelques bons cailloux sur la voiture, ils n'envisagent plus qu'organiser des groupes d'autodéfense ou à pleurnicher sur leur portefeuille. Car ce ne sont que des comptables.

L'espérance avouée de tout coopérant est de bouffer comme quatre.

Le principe reste le même : sous-alimenter les trois autres, c'est-à-dire déféquer dans leur bouche et se porter garant qu'ils s'en régaleront. Vous voulez des faits précis, des statistiques, des

preuves de ce que je dis ? Vous savez pertinemment de quoi je parle. Ou bien êtes-vous si embourbés que seule une poignée de cheveux dépasse alors qu'aucune main de dieu n'agira, ne vous dépêtrera, et que même ne demeurera qu'une perruque sur le marécage que pas un crapaud ne prendra comme nénuphar. N'en désespère dit nietzsche, « l'homo pamphagus n'est pas l'espèce la plus raffinée ».

Tous les nazis de quelque origine que ce soit sont des coopérants. Je suis fils d'ouvriers rigoureux, j'ai été coopérant, j'ai été nazi. Esclaftez-vous si vous voulez. Je ne retirerai rien et vous ne me foutrez pas en tête pour si peu non ? Ce n'est pas un crime et pourtant j'ai été criminel de guerre, c'est-à-dire représentatif, envoyé en mission avec pour tâche contrat de propager, d'épidémier, de répandre. Le coopérant quelles que soient ses intentions, contritions, quelles que soient ses forces de freinage ou d'aveuglement et un criminel de guerre parce qu'il défend une économie de guerre, peu importe de quel pays à rendement je parle, une économie de guerre bactériologique dans toute l'acception. Le coopérant est une bactérie. L'enseignement est une bactérie. J'ai été une bactérie. J'ai même été baptisé pour ça. Je ne suis peut-être plus qu'une bactérie qui a dévié de sa trajectoire et qui remonte le goulot du fusil jusqu'à la crosse qu'elle entreprend de ronger et non pour l'amour du paradoxe ou par perturbation chromosomique. Je comprends mieux ce que signifie bouillon de culture. On m'a trop fait bouillonner. On est trop sûr de sa technique.

Qui dit que nous ne vivons pas en économie de guerre ?

Tant qu'on parlera de marché mondial nous vivrons en économie de guerre.

Ce n'est pas à démontrer. Vole un morceau de pain et tu verras que tu vis en économie de guerre. Lis le journal et tu verras. Entre dans une usine et tu verras. Entre chez toi et tu verras. Une manière de vivre qui n'est qu'une manière de pourrir vite. Car c'est une guerre bactériologique. Comment peuvent résister les trois qui meurent de faim ? Et toi-même dodu, dorlotté, enduit, flatté ? Seuls les insectes. La rumeur de leurs mandibules gonfle, s'élargit. Qui dit qu'il échappe ?

Celui qui tient le manche maintenant recevra les coups. Le brevet de fabrication des manches ne lui appartient plus. C'est même une grande prolifération de manches. Ce qui n'a rien de réjouissant. Tu risques de te casser les dents sur ces agapes. Tu seras condamné à la bouillie. Tu y es sans doute déjà condamné. C'est pour ça que tu te fais hargneux, vindicatif, belliqueux, atroce, ton dentier claque trop court sur la peau des fesses des fillettes que tu ne vampiriseras plus.

On dira que je suis optimiste.

On dira que je suis pessimiste.

Je dis que je ne suis pas de cette écumoire. Et pour la deuxième fois j'ai rencontré nietzsche qui faisait le pied de grue au bord d'un quai vide. Il m'a regardé de ses pupilles crevées — ne plus jamais rien écrire qui n'accule au désespoir toutes les sortes d'hommes « pressés » — et je lui ai laissé mes valises.

Là se rompt toute coopération. S'évaporent les principes euristiques, les marchands de vin qui font vinaigre. Ceux qui spéculent sur l'éreimophobie. Se rompt toute coordination. Les sémaphores de la conjugaison brassent en vain. Là se rompt toute distance car ce n'est plus une question d'empan mais de lumière. Se désombilique la connivence, la connection d'avec l'économie de guerre. Je ne dis pas innocence. Ni culpabilité. Ces limites de démarcation électrisées suceuses de nos tensions. Qui innervent des vérités qui sont autant de nos calamités. Qui torpillent toute indépendance. Qui holocaustent. Qui légifèrent l'économie de guerre. Qui étreignent, qui poussent. Qui harnachent. Et où allez-vous avec sur le dos votre barda ? Nous sommes les soldats de l'économie de guerre, ânonnez-vous. Nous sommes fleurons de l'intelligence service.

Et à celui qui médamera ce que j'entends exactement par :

économie de guerre

qu'ai-je à lui répondre ? Lui faut-il un gros rapport de 500 pages ? Les œuvres complètes augmentées d'inédits, commentaires, postpréfaces, bibliographitis de tous les philosophes ? 3 km des pensées de machin machinant ? une balance à peser ce qui se dit entre les lignes ? un stéréoscope utilement perfectionné ? les livres de bordée des astronautes ? une charretée de cailloux

lunaires ? lui faut-il assister à trente-six congrès par minute ? lui faut-il l'avis de son psychologue ? de son curé ? de l'opinion publique ? lui faut-il un fusil ? Si tu ne vois pas que tu vis en économie de guerre et depuis longtemps, si longtemps que tu argues que c'est naturel, tu ne poseras même pas la question.

Si tu ne vois pas que tu es rationné.

Car toi l'hyperventre c'est la famine qui te guette. Tu appelles ça dyspepsie et tu cours chez ton médecin conventionné mais si ce n'est qu'un suppositoire de plus que tu veux ou l'absolution ? si tu ne réclames qu'un somnifère ?

Tu auras tout ce que tu veux.

Ou

bien l'opéra-bouffe.

Ta pitance.

Ton dû.

Ta croix de guerre.

Ton spectacle.

Ta rédition.

Et tu ingères dix fois plus de pilules pour dormir plus vite que le voisin qui ne possède pas ton super pouvoir d'achat et de rachat, qui n'a pas encore la dernière voiture sortie bien qu'il s'échine dix heures par jour dans une usine d'emballages et que tu précèdes donc, que tu surplombes, que tu devances, surveilles inexorablement, et tu lis beaucoup plus vite que lui, tu comprends beaucoup mieux que lui, quant à moi je comprends ce que signifie

prise de conscience

lorsque je suis du coin de l'œil les bombardiers qui égrenent leur chapelet comme un prédicateur acharné à évangéliser les peuplades frustes à catéchiser les tripes,

lorsque je vois les enfants jouer avec les barbituriques,

je vois s'arc-bouter les néons qui tirent derrière eux les tonnes de marchandises éboulis du fond des poches des amuseurs,

basculer un épileptique de métèque aux godasses trouées que toi l'esthéticien vient d'abattre comme tu dis qu'il faut à tout prix éliminer toute

tache aberrante sur la texture urbaine comme tu dis qu'il faut abattre sans reproche ni scrupule mal placé les murs qui n'ont pas d'oreilles comme tu dis que tu n'es pas en économie de guerre et que si tu fabriques des armes c'est simplement d'ordre préventif comme tu dis qu'il faut mieux prévenir que guérir tout en tenant des médicaments en réserve prêts à l'usage, et que plus tu as d'otages de ton côté plus sûre sera ta prise de conscience, comme tu collectionnes les scalps dans un coffre-fort. Ou des croûtons pour un musée lapidaire.

Ou des symboles des affiches des grimoires des esclaves des concepts des peaux des adages des certificats des journaux des pommades des rêves des photos des miniatures des os des fleurs des fiches des quittances des monuments des oiseaux des éloges des définitions, etc.

toi-même tu es tout un commerce une salle aux enchères

toi-même tu marchandes tout comme tu démarques, car il te faut du répondant des garanties des autorités une gamme éclectique spongieuse de références un système d'aiguillage prénatal une orchestration assermentée de tes instincts un jury pour corriger tes devoirs pour décider de ton sort de ton sortilège de ta séduction de tes prouesses de tes manigances pour titulariser ton esprit expertiser tes mérites décerner tes lauriers calmer ta toux dégraffer ton corsage te titulariser l'œil à flanc de rides, et tu appelles dis-tu les choses par leur nom afin qu'elles n'aillent pas se perdre dans la nature et même que l'on te paye en proportion.

Tu n'es qu'un intoxiqué alimentaire.

Ce qui est homologué aussi hygiène, l'haché menu de la provende à manducation des fidèles de n'importe quelle messe qui au moment de la grande communion partisane se livrent bien régis à l'intoxication alimentaire, moralité du chewing-gum famine patrie hostie tandis que toi-même qui mâche l'empoisonné est mastiqué.

C'est qu'il convient de suivre impeccablement les lois de la bonne table et les tablettes fourrées chocolat lait de nègre des lois pointilleuses à gâchette. C'est qu'il convient que ce qui t'alimente t'électrocute et que ceux qui t'alimentent ?

Alors quant à convoiter ce qui t'encloue ?

Hé !

we are in a fix!

câble allen noamie ginsberg kad.

MAIS QU'EST-CE QUE LA FESTINEE HUMAINE ?

Ghislain RIPAULT.